

Trois questions à Manoel de Oliveira

Les cinémas nationaux face à la mondialisation — 2^e partie
Numéro 122, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2005). Trois questions à Manoel de Oliveira. *24 images*, (122), 17–17.

L'espoir réside dans le fait que le cinéma ne peut plus échapper au monde d'aujourd'hui, il ne peut plus continuer à se rêver une *fenêtre ouverte sur le monde*. Toutes les fenêtres sont brisées et les machines sont là pour continuer à détruire. Peuples, maisons, pensée, images, avenir, Histoire. Si cette révolution fétide venue des États-Unis, très largement et très efficacement relayée par l'Europe, a pu achever le monde communiste, comment ne pourrait-elle pas mettre fin au cinéma d'auteur?

L'espoir alors ?

Continuer à faire des films avec l'argent qu'on arrive à réunir, sur tous les supports, en inventant de nouvelles solidarités non plus fondées sur les relations économiques qui dictent les relations de travail, mais sur les amitiés, les débats esthétiques, cinématographiques et politiques, qui seuls ont une chance d'ouvrir l'horizon et de permettre au cinéma d'auteur mondial de se développer, pas seulement dans sa *diversité* (cela va de soi), mais dans toute sa puissance de résistance.

L'espoir alors ?

S'interroger sur la possibilité historique d'un mouvement, d'une *Internationale cinématographique* constituée par tous ceux qui pratiquent ces nouvelles solidarités : cinéastes de longs et de courts métrages, producteurs, distributeurs, critiques, cinémathèques, salles de cinéma, festivals de cinéma, spectateurs, philosophes, professeurs, lycéens, étudiants, associations, etc.

Pas une *Internationale* abstraite, mondaine et clanique, déconnectée de l'Histoire et des réalités concrètes du cinéma : un mouvement fortement ancré dans la pensée, l'organisation, la production, la réalisation, la distribution de films résistants.

Mais peut-être est-ce encore trop tôt?

Ou bien trop tard.

Si la révolution libérale qui empeste aujourd'hui le monde a pris autant de force en trente ans, c'est parce qu'elle assume entièrement ses idées et ses désirs.

Dans un livre important, qui porte le titre si éloquent de *La communauté désœuvrée*, Jean-Luc Nancy, que je tiens ici à remercier pour l'hospitalité de sa pensée et la chaleur de son amitié, écrit : « Est-il vraiment besoin de dire ici un mot de l'individu? Certains y voient dans son invention et dans sa culture, sinon dans son culte, le privilège indépassable grâce auquel l'Europe aurait déjà montré au monde l'unique voie de l'émancipation des tyrannies et la norme à laquelle mesurer toutes les entreprises collectives ou communautaires. Mais l'individu n'est que le résidu de l'épreuve de la dissolution de la communauté. » **21**

*Scénariste et réalisateur, Nicolas Klotz est l'auteur de *La nuit bengali* (1988), *La nuit sacrée* (1992), *Paria* (2001), *La blessure* (2004) et *La question humaine* (2005).



Trois questions à Manoel de Oliveira

A-t-on raison d'avoir peur de la culture de masse américaine ?

Le principal danger serait que les pays européens se vendent eux-mêmes aux Américains. Dans le monde entier, les premières pages des journaux et des revues sont systématiquement occupées par les Oscar américains, leurs films et leurs acteurs, tandis que les films et les acteurs européens, même dans les journaux et revues d'Europe, n'ont droit, aussi bons soient-ils, qu'à la page des « Spectacles ».

La notion de cinéma national a-t-elle encore un avenir ?

Tant qu'il existera dans chaque pays, même le plus petit, une identité sociale et culturelle, on ne pourra pas ignorer son expression propre. Il faut respecter les identités culturelles et le droit d'expression qu'elles méritent, au même titre que les plus grands et les plus puissants pays des cinq continents.

Que peut le cinéma pour sauvegarder la diversité culturelle dans un contexte de globalisation de la culture ?

Un métissage culturel est naturel et fait partie, dans un sens, de la globalisation, mais il n'annule aucunement la continuité des expressions de forte identité dans lesquelles la différence s'affirme. Cela dit, je crois au cinéma d'auteur pour préserver cette diversité. Tout cela dépendra de la force éthico-culturelle de chacun des pays. La globalisation ne sera jamais totale. En effet, n'y a-t-il pas cinq races humaines, et ne se caractérisent-elles pas par leurs modes de vie différents dans des zones géographiques aussi distinctes que l'Équateur, les zones méridionales ou celles des extrêmes arctique et antarctique ? Au-delà de ces évidences, il existe bien d'autres singularités. Une imposition généralisatrice, qui contraindrait aux mêmes coutumes et aux mêmes vies dans le monde entier, engendrerait un risque de créer des tensions, voire de se transformer en une source génératrice de guerres. Déjà l'Union européenne fait face à certaines difficultés dans sa tentative laborieuse de globalisation. Manifestement, le respect des différences est un bon fondement pour l'établissement d'une paix durable.

Traduction : A. Dardet

O quinto impero (2004).

